

Et réjouir tous ces hameaux.
Quittez, quittez vos troupeaux ;
Venez, bergers ; venez, bergères ;
Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux.

SCÈNE II.

FLORE ; DEUX ZÉPHYRS, dansants ; CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS.

CLIMÈNE (à Tircis), ET DAPHNÉ (à Dorilas).
Berger ! laissez là tes feux ;
Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS (à Climène, et DORILAS (à Daphné).
Mais au moins, dis-moi, cruelle,
TIRCIS.

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux.
DORILAS.

Si tu seras sensible à mon ardeur fidèle,
CLIMÈNE ET DAPHNÉ.

Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS ET DORILAS.
Ce n'est qu'un mot, un mot, un seul mot que je veux.

TIRCIS.
Languirai-je toujours dans ma peine mortelle ?

DORILAS.
Puis-je espérer qu'un jour tu me rendras heureux ?

CLIMÈNE ET DAPHNÉ.
Voilà Flore qui nous appelle.

SCÈNE III.

FLORE ; DEUX ZÉPHYRS, dansants ; CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS, BERGERS ET BERGÈRES, de la suite de Tircis et de Dorilas, chantants et dansants.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Toute la troupe des Bergers et des Bergères va se placer en cadence autour de Flore.

CLIMÈNE.
Quelle nouvelle parmi nous,
Décès, doit jeter tant de réjouissance ?

DAPHNÉ.
Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance.

DORILAS.
D'ardeur nous en soupçons tous.

TOUTS.
Nous en mourons d'impatience.

FLORE.
La voici : silence, silence.

Vos vœux sont exaucés, Louis est de retour ;
Il ramène en ces lieux les plaisirs et l'amour,
Et vous voyez finir vos mortelles alarmes,
Par ses vastes exploits son bras voit tout soumis ;
Il quitte les armes
Faute d'ennemis.

TOUTS.
Ah ! quelle douce nouvelle !
Qu'elle est grande ! qu'elle est belle !
Que de plaisirs ! que de ris ! que de jeux !
Que de succès heureux !
Et que le ciel a bien rempli nos vœux !
Ah ! quelle douce nouvelle !
Qu'elle est grande ! qu'elle est belle !

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Bergers et les Bergères expriment par des danses les transports de leur joie.

FLORE.
De vos flûtes bocagères
Révélez les plus doux sons ;
Louis offre à vos chansons
La plus belle des matières.

Après cent combats
Où cueille son bras
Une ample victoire,
Formez entre vous
Cent combats plus doux
Pour chanter sa gloire.

TOUTS.
Formons entre nous
Cent combats plus doux
Pour chanter sa gloire.

FLORE.
Mon jeune amant, dans ce bois,
Des présents de mon empire
Prépare un prix à la voix
Qui saura le mieux nous dire
Les vertus et les exploits
Du plus auguste des rois.

CLIMÈNE.
Si Tircis a l'avantage,

DAPHNÉ.
Si Dorilas est vainqueur,

CLIMÈNE.
A le chérir je m'engage.

DAPHNÉ.
Je me donne à son ardeur.

TIRCIS.
O trop chère espérance !

DORILAS.
O mot plein de douceur !

TOUTS DEUX.
Plus beau sujet, plus belle récompense,
Peuvent-ils animer un cœur ?

(Les violons jouent un air pour animer les deux Bergers au combat, tandis que Flore, comme juge, va se placer au pied d'un bel arbre qui est au milieu du théâtre, avec deux Zéphyrus, et que le reste, comme spectateurs, va occuper les deux côtés de la scène.)

TIRCIS.
Quand la neige fondue enfile un torrent fameux,
Contre l'effort soudain de ses flots écumeux
Il n'est rien d'assez solide ;
Digues, châteaux, villes et bois,
Hommes, et troupeaux à la fois,
Tout cède au courant qui le guide :
Tel, et plus fier et plus rapide,
Marche Louis dans ses exploits.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Bergers et les Bergères du côté de Tircis dansent autour de lui sur une ritournelle, pour exprimer leurs applaudissements.

DORILAS.
Le foudre menaçant qui perce avec fureur
L'affreuse obscurité de la nue enflammée,
Fait d'épouvante et d'horreur
Trembler le plus ferme cœur ;
Mais, à la tête d'une armée,
Louis jette plus de terreur.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Bergers et les Bergères du côté de Dorilas font de même que les autres.

TIRCIS.
Des fabuleux exploits que la Grèce a chantés
Par un brillant amas de belles vérités
Nous voyons la gloire effacée ;
Et tous ces fameux demi-dieux
Que vante l'histoire passée
Ne sont point à notre pensée
Ce que Louis est à nos yeux.

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Bergers et les Bergères de son côté font encore la même chose.

DORILAS.
Louis fait à nos temps, par ses faits inouis,
Croire tous les beaux faits que nous chante l'histoire
Des siècles évanouis ;
Mais nos neveux, dans leur gloire,
N'auront rien qui fasse croire
Tous les beaux faits de Louis.

SIXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Bergers et les Bergères de son côté font encore de même.

SEPTIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les deux partis se mêlent et dansent ensemble

SCÈNE IV.

FLORE, PAN, DEUX ZÉPHYRS, dansants ; CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS, FAUNES, dansants ; BERGERS ET BERGÈRES, dansants et chantants.

PAN.
Laissez, laissez, bergers, ce dessein téméraire.
Eh ! que voulez-vous faire ?
Chanter sur vos chalumeaux
Ce qu'Apollon sur la lyre,
Avec ses chants les plus beaux,
N'entreprendrait pas de dire ?

C'est donner trop d'essor au feu qui vous inspire,
C'est monter vers le ciel sur des ailes de cire,
Pour tomber dans le fond des eaux.
Pour chanter de Louis l'intrépide courage
Il n'est point d'assez docte voix,
Point de mots assez grands pour en tracer l'image :
Le silence est le langage

Qui doit louer ses exploits.
Consacrez d'autres soins à sa pleine victoire ;
Vos louanges n'ont rien qui flatte ses desirs ;
Laissez, laissez là sa gloire,
Ne songez qu'à ses plaisirs.

TOUTS.
Laissons, laissons là sa gloire,
Ne songeons qu'à ses plaisirs.
FLORE, à Tircis et à Dorilas.
Bien que, pour étaler ses vertus immortelles,
La force manque à vos esprits,
Ne laissez pas tous deux de recevoir le prix,
Dans les choses grandes et belles,
Il suffit d'avoir entrepris.

HUITIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les deux Zéphyrus dansent avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent donner ensuite aux deux Bergers.

CLIMÈNE ET DAPHNÉ, donnant la main à leurs amants.
Dans les choses grandes et belles,
Il suffit d'avoir entrepris.

TIRCIS ET DORILAS.
Ah ! que d'un doux succès notre audace est suivie !

FLORE ET PAN.
Ce qu'on fait pour Louis on ne le perd jamais.

LES QUATRE AMANTS.
Au soin de ses plaisirs donnons-nous désormais.

FLORE ET PAN.
Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie

TOUTS.
Joignons tous dans ces bois
Nos flûtes et nos voix,
Ce jour nous y convie ;
Et faisons aux échos redire mille fois :
Louis est le plus grand des rois ;
Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie !

NEUVIÈME ET DERNIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Faunes, Bergers et Bergères, tous se mêlent, et il se fait entre eux des jeux de danse, après quoi ils se vont préparer pour la comédie.

AUTRE PROLOGUE.

UNE BERGÈRE, chantante.

Notre plus haut savoir n'est que pure chimère,
Vains et peu sages médecins ;
Vous ne pouvez guérir par vos grands mots latins
La douleur qui me désespère.
Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.

Hélas ! hélas ! je n'ose découvrir
Mon amoureux martyr
Au berger pour qui je soupire,
Et qui seul peut me secourir.
Ne prétendez pas le finir,
Ignorants médecins ; vous ne sauriez le faire :
Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.

Ces remèdes peu sûrs, dont le simple vulgaire
Croit que vous connaissez l'admirable vertu,
Pour les maux que je sens n'ont rien de salutaire ;
Et tout votre caquet ne peut être reçu
Que d'un malade imaginaire.
Votre plus haut savoir n'est que pure chimère,
Vains et peu sages médecins ;
Vous ne pouvez guérir par vos grands mots latins
La douleur qui me désespère.
Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la chambre d'Argan.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARGAN (assis, ayant une table devant lui, comptant avec des jetons les parties de son apothicaire).

Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Trois et deux font cinq. Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinuatif,

préparatif et remollient, pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de monsieur... Ce qui me plaît de M. Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles. Les entrailles de monsieur, trente sols. Oui : mais, monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement ! Je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit. Vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols, et vingt sols en langage d'apothicaire c'est-à-dire dix sols. Les voilà, dix sols. Plus, dudit jour, un bon clystère détersif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver et nettoyer le bas-ventre de monsieur, trente sols. Avec votre permission, dix sols. Plus, dudit jour, le soir, un julep hépatique, soporatif et somnifère, composé pour faire dormir monsieur, trente-cinq sols. Je ne me plains pas de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize et dix-sept sols six deniers. Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec séné levantin, et autres, suivant l'ordonnance de M. Purgon, pour expulser et évacuer la bile de monsieur, quatre livres. Ah ! monsieur Fleurant ! c'est se moquer ; il faut vivre avec les malades. M. Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt et trente sols. Plus, dudit jour, une potion anodine et astringente pour faire reposer monsieur, trente sols. Bon, dix et quinze sols. Plus, du vingt-sixième, un clystère carminatif, pour chasser les vents de monsieur, trente sols. Dix sols, monsieur Fleurant. Plus, le clystère de monsieur, réitéré le soir, comme dessus, trente sols. Monsieur Fleurant, dix sols. Plus, du vingt-septième, une bonne médecine, composée pour hâter d'aller, et chasser dehors les mauvaises humeurs de Monsieur, trois livres. Bon, vingt et trente sols ; je suis bien aise que vous soyez raisonnable. Plus, du vingt-huitième, une prise de petit-lait clarifié et édulcoré, pour adoucir, lenifier, tempérer et rafraîchir le sang de monsieur, vingt sols. Bon, dix sols. Plus, une potion cordiale et préservative, composée avec douze grains de bézoard, sirop de limon et grenade, et autres, suivant l'ordonnance, cinq livres. Ah ! monsieur Fleurant ! tout doux, s'il vous plaît ; si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade : contentez-vous de quatre francs. Vingt et quarante sols. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres quatre sols six deniers. Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit médecines ; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements ; et l'autre mois il y avait douze médecines et vingt lavements. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai à M. Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. (Voyant que personne ne vient, et qu'il n'y a aucun de ses gens dans sa chambre.) Il n'y a personne ? J'ai beau dire, on me laisse toujours seul ; il n'y a pas moyen de les arrêter ici (Après avoir sonné une sonnette qui est sur la table.) Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin. (Après avoir sonné pour la deuxième fois.) Point d'affaire. Drelin, drelin, drelin. (Après avoir sonné encore.) Ils sont sourds. Toinette ! Drelin, drelin, drelin. (Après avoir fait le plus de bruit qu'il peut avec sa sonnette.) Tout comme si je ne sonnais point. Chienne ! coquine ! Drelin, drelin, drelin. (Voyant qu'il sonne encore inutilement.) J'enrage. Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables ! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul ? Drelin, drelin, drelin. Voilà qui est pitoyable ! Drelin, drelin, drelin. Ah ! mon Dieu ! Ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

SCÈNE II.

ARGAN, TOINETTE.

TOINETTE (en entrant). On y va.
ARGAN. Ah ! chienne ! Ah ! carogne !...
TOINETTE (faisant semblant de s'être cogné la tête). Diantre soit de votre impatience ! Vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup de la tête contre la carne d'un volet.

ARGAN (en colère). Ah ! traitresse.

TOINETTE (interrompant Argan). Ah !

ARGAN. Il y a...

TOINETTE. Ah !

ARGAN. Il y a une heure...

TOINETTE. Ah !

ARGAN. Tu m'as laissé...

TOINETTE. Ah !

ARGAN. Tais-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE. Çamon, ma foi, j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait.

ARGAN. Tu m'as fait égossiller, carogne.

TOINETTE. Et vous m'avez fait, vous, casser la tête. L'un vaut bien l'autre ; quitte à quitte, si vous voulez.

ARGAN. Quoi ! coquine...

TOINETTE. Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN. Me laisser, traitresse !

TOINETTE (interrompant encore Argan). Ah !

ARGAN. Chienne, tu veux...

TOINETTE. Ah !

ARGAN. Quoi ! il faudra encore que je n'aie pas le plaisir de la quereller !

TOINETTE. Querellez tout votre soûl, je le veux bien.

ARGAN. Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOINETTE. Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que de mon côté j'aie le plaisir de pleurer : chacun le sien, ce n'est pas trop. Ah !

ARGAN. Allons, il faut en passer par là. Ôte-moi ceci, coquine, ôte-moi ceci. (Après s'être levé.) Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré ?

TOINETTE. Votre lavement ?

ARGAN. Oui. Ai-je bien fait de la bile ?

TOINETTE. Ma foi, je ne me mêle point de ces affaires-là. C'est à M. Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.

ARGAN. Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre.

TOINETTE. Ce M. Fleurant-là et ce M. Purgon s'égayent bien sur votre corps : ils ont en vous une bonne vache à lait ; et je voudrais bien leur demander quel mal vous avez pour vous faire tant de remèdes.

ARGAN. Taisez-vous, ignorante : ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angélique, j'ai à lui dire quelque chose.

TOINETTE. La voici qui vient d'elle-même ; elle a deviné votre pensée.

SCÈNE III.

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ARGAN. Approchez, Angélique, vous venez à propos, je voulais vous parler.

ANGÉLIQUE. Me voilà prête à vous ouïr.

ARGAN. Attendez. (A Toinette.) Donnez-moi mon bâton, je vais revenir tout à l'heure.

TOINETTE. Allez vite, monsieur, allez. M. Fleurant nous donne des affaires.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ANGÉLIQUE. Toinette !

TOINETTE. Quoi ?

ANGÉLIQUE. Regarde-moi un peu.

TOINETTE. Eh bien ! je vous regarde.

ANGÉLIQUE. Toinette !

TOINETTE. Eh bien ! quoi, Toinette ?

ANGÉLIQUE. Ne devines-tu point de quoi je veux parler ?

TOINETTE. Je m'en doute assez : de notre jeune amant ; car c'est sur lui, depuis six jours, que roulent tous nos entretiens ; et vous n'êtes point bien si vous n'en parlez à toute heure.

ANGÉLIQUE. Puisque tu connais cela, que n'es-tu donc la première à m'en entretenir ? Et que ne m'épargnes-tu la peine de te jeter sur ce discours ?

TOINETTE. Vous ne m'en donnez pas le temps ; et vous avez des soins là-dessus qu'il est difficile de prévenir.

ANGÉLIQUE. Je t'avoue que je ne saurais me lasser de te parler de lui, et que mon cœur profite avec chaleur de tous les moments de s'ouvrir à toi. Mais, dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les sentiments que j'ai pour lui ?

TOINETTE. Je n'ai garde.

ANGÉLIQUE. Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impressions ?

TOINETTE. Je ne dis pas cela.

ANGÉLIQUE. Et voudrais-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi ?

TOINETTE. A Dieu ne plaise.

ANGÉLIQUE. Dis-moi un peu : ne trouves-tu pas, comme moi, quelque chose du ciel, quelque effet du destin dans l'aventure inopinée de notre connaissance ?

TOINETTE. Oui.

ANGÉLIQUE. Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense sans me connaître est tout à fait d'un honnête homme ?

TOINETTE. Oui.

ANGÉLIQUE. Que l'on ne peut pas en user plus généreusement ?

TOINETTE. D'accord.

ANGÉLIQUE. Et qu'il fit tout cela de la meilleure grâce du monde ?

TOINETTE. Oh ! oui !

ANGÉLIQUE. Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne ?

TOINETTE. Assurément.

ANGÉLIQUE. Qu'il a l'air le meilleur du monde ?

TOINETTE. Sans doute.

ANGÉLIQUE. Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble ?

TOINETTE. Cela est sûr.

ANGÉLIQUE. Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit ?

TOINETTE. Il est vrai.

ANGÉLIQUE. Et qu'il n'est rien de plus fâcheux que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressements de cette mutuelle ardeur que le ciel nous inspire ?

TOINETTE. Vous avez raison.

ANGÉLIQUE. Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit ?

TOINETTE. Hé ! hé ! ces choses-là parfois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité, et j'ai vu de grands comédiens là-dessus.

ANGÉLIQUE. Ah ! Toinette ! que dis-tu là ? Hélas ! de la façon qu'il parle, serait-il bien possible qu'il ne me dit pas vrai ?

TOINETTE. En tout cas, vous en serez bientôt éclaircie, et la résolution où il vous écrit hier qu'il était de vous faire demander en mariage est une prompte voie à vous faire connaître s'il vous dit vrai ou non. C'en sera là la bonne preuve.

ANGÉLIQUE. Ah ! Toinette ! si celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme.

TOINETTE. Voilà votre père qui revient.

SCÈNE V.

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ARGAN. Oh çà ! ma fille, je vais vous dire une nouvelle où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage... Qu'est-ce que cela ! vous riez ! Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage, il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah ! nature ! nature ! A ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.



Et celui-ci pour vous garder du sercin. — ACTE I, SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE. Je dois faire, mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN. Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante : la chose est donc conclue, et je vous ai promise.

ANGÉLIQUE. C'est à moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN. Ma femme, votre belle-mère, avait envie que je vous fisse re-

ligieuse, et votre petite sœur Louison aussi ; et, de tout temps, elle a été aheurtée à cela.

TOINETTE (à part). La bonne bête à ses raisons.

ARGAN. Elle ne voulait point consentir à ce mariage ; mais je l'ai emporté, et ma parole est donnée.

ANGÉLIQUE. Ah ! mon père ! que je vous suis obligée de toutes vos bontés !

TOINETTE (à Argan). En vérité, je vous sais bon gré de cela, et voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie.

ARGAN. Je n'ai point encore vu la personne, mais on m'a dit que j'en serais content, et toi aussi.

ANGÉLIQUE. Assurément, mon père.

ARGAN. Comment ! l'as-tu vu ?

ANGÉLIQUE. Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire que le hasard nous a fait connaître il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination que, dès cette première vue, nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN. Ils ne m'ont pas dit cela ; mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

ANGÉLIQUE. Oui, mon père.

ARGAN. De belle taille.

ANGÉLIQUE. Sans doute.

ARGAN. Agréable de sa personne.

ANGÉLIQUE. Assurément.

ARGAN. De bonne physionomie.

ANGÉLIQUE. Très-bonne.

ARGAN. Sage et bien né.

ANGÉLIQUE. Tout à fait.

ARGAN. Fort honnête.

ANGÉLIQUE. Le plus honnête du monde.

ARGAN. Qui parle bien latin et grec.

ANGÉLIQUE. C'est ce que je ne sais pas.

ARGAN. Et qui sera reçu médecin dans trois jours.

ANGÉLIQUE. Lui, mon père ?

ARGAN. Oui, est-ce qu'il ne t'en a pas dit ?

ANGÉLIQUE. Non, vraiment. Qui vous l'a dit, à vous ?

ARGAN. M. Purgon.

ANGÉLIQUE. Est-ce que M. Purgon le connaît ?

ARGAN. La belle demande ! Il faut bien qu'il le connaisse, puisque c'est son neveu.

ANGÉLIQUE. Cléante, neveu de M. Purgon ?

ARGAN. Quel Cléante ? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGÉLIQUE. Eh oui !

ARGAN. Eh bien ! c'est le neveu de M. Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, M. Diafoirus ; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante ; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, M. Purgon, M. Fleurant et moi ; et demain ce gendre prétendu me doit être amené par son père... Qu'est-ce ? vous voilà tout ébaubie !

ANGÉLIQUE. C'est, mon père, que je connais que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre.

TOINETTE. Quoi ! monsieur ! vous auriez fait ce dessein burlesque ? et, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin ?

ARGAN. Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es ?

TOINETTE. Mon Dieu, tout doux. Vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter ? Là, parlons de saug-froid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage ?

ARGAN. Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme je suis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires, et d'être à même des consultations et des ordonnances.

TOINETTE. Eh bien ! voilà dire une raison, et il y a plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, monsieur, mettez la main à la conscience : est-ce que vous êtes malade ?

ARGAN. Comment, coquine, si je suis malade ! si je suis malade, impudente !

TOINETTE. Eh bien ! oui, monsieur, vous êtes malade, n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez ; voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle ; et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

ARGAN. C'est pour moi que je lui donne ce médecin ; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

TOINETTE. Ma foi, monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil.

ARGAN. Quel est-il ce conseil ?

TOINETTE. De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN. Et la raison ?

TOINETTE. La raison, c'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN. Elle n'y consentira point ?

TOINETTE. Non.

ARGAN. Ma fille ?

TOINETTE. Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de M. Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN. J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense : M. Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier ; et, de plus M. Purgon, qui n'a ni femme ni enfants, lui donne tout son bien en faveur de ce mariage ; et M. Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE. Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche.

ARGAN. Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

TOINETTE. Monsieur, tout cela est bel et bon ; mais j'en reviens toujours là : je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari ; et elle n'est point faite pour être madame Diafoirus.

ARGAN. Et je veux, moi que cela soit.

TOINETTE. Eh fi ! ne dites pas cela.

ARGAN. Comment ! que je ne dise pas cela ?

TOINETTE. Eh non !

ARGAN. Et pourquoi ne le dirais-je pas ?

TOINETTE. On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN. On dira ce qu'on voudra ; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE. Non, je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN. Je l'y forcerai bien.

TOINETTE. Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN. Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE. Vous ?

ARGAN. Moi.

TOINETTE. Bon !

ARGAN. Comment, bon ?

TOINETTE. Vous ne la mettez point dans un couvent.

ARGAN. Je ne la mettrai point dans un couvent ?

TOINETTE. Non.

ARGAN. Non ?

TOINETTE. Non.

ARGAN. Ouais, voici qui est plaisant. Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent si je veux ?

TOINETTE. Non, vous dis-je.

ARGAN. Qui m'en empêchera ?

TOINETTE. Vous-même.

ARGAN. Moi ?

TOINETTE. Oui, vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN. Je l'aurai.

TOINETTE. Vous vous moquez.

ARGAN. Je ne me moque point.

TOINETTE. La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN. Elle ne me prendra point.

TOINETTE. Une petite larme ou deux ; des bras jetés au cou ; un mon petit papa mignon, prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

ARGAN. Tout cela ne fera rien.

TOINETTE. Oui, oui.

ARGAN. Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOINETTE. Bagatelles !

ARGAN. Il ne faut point dire : Bagatelles.

TOINETTE. Mon Dieu, je vous connais, vous êtes bon naturellement.

ARGAN (avec emportement). Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.

TOINETTE. Doucement, monsieur ; vous ne songez pas que vous êtes malade.

ARGAN. Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE. Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

ARGAN. Où est-ce donc que nous sommes ? Et quelle audace est-ce là à une coquine de servante de parler de la sorte devant son maître !

TOINETTE. Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

ARGAN (courant après Toinette). Ah ! insolente, il faut que je t'assomme.

TOINETTE (évitant Argan, et mettant la chaise entre elle et lui). Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

ARGAN (courant après Toinette autour de la chaise avec son bâton). Viens, viens, que je t'apprenne à parler.

TOINETTE (se sauvant du côté où n'est point Argan). Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN (de même). Chienne !

TOINETTE (de même). Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

ARGAN (de même). Pendarde !

TOINETTE (de même). Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN (de même). Carogne !

TOINETTE (de même). Elle m'obéira plutôt qu'à vous.

ARGAN (s'arrêtant). Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là ?

ANGÉLIQUE. Eh ! mon père, ne vous faites point malade.

ARGAN (à Angélique). Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.
TOINETTE (en s'en allant). Et moi, je la déshériterai si elle vous obéit.
ARGAN (se jetant dans sa chaise). Ah! ah! je n'en puis plus! Voilà pour me faire mourir.

SCÈNE VI.

BÉLINE, ARGAN

ARGAN. Ah! ma femme, approchez.
BÉLINE. Qu'avez-vous, mon pauvre mari?
ARGAN. Venez-vous-en ici à mon secours.
BÉLINE. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils?
ARGAN. Mamie!
BÉLINE. Mon ami!
ARGAN. On vient de me mettre en colère.
BÉLINE. Hélas! pauvre petit mari! Comment donc, mon ami?
ARGAN. Votre coquine de Toinette est devenue plus insolente que jamais.
BÉLINE. Ne vous passionnez donc point.
ARGAN. Elle m'a fait enrager, mamie.
BÉLINE. Doucement, mon fils.
ARGAN. Elle a contrecarré, une heure durant, les choses que je veux faire.
BÉLINE. Là, là, tout doux!
ARGAN. Elle a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade.
BÉLINE. C'est une impertinente.
ARGAN. Vous savez, mon cœur, ce qui en est.
BÉLINE. Oui, mon cœur, elle a tort.
ARGAN. Mamour, cette coquine-là ne fera mourir.
BÉLINE. Hé la, hé la!
ARGAN. Elle est cause de toute la bile que je fais.
BÉLINE. Ne vous fâchez point tant.
ARGAN. Et il y a je ne sais combien que je vous dis de me la chasser.
BÉLINE. Mon Dieu, mon fils, il n'y a point de serviteurs et de servantes qui n'aient leurs défauts. On est contraint parfois de souffrir leurs mauvaises qualités à cause des bonnes. Celle-ci est droite, soigneuse, diligente, et surtout fidèle; et vous savez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Hô! Toinette.

SCÈNE VII.

ARGAN, BÉLINE, TOINETTE.

TOINETTE. Madame?
BÉLINE. Pourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colère?
TOINETTE (d'un ton doux). Moi, madame? Hélas! je ne sais pas ce que vous me voulez dire, et je ne songe qu'à complaire à monsieur en toutes choses.
ARGAN. Ah! la traîtresse.
TOINETTE. Il nous a dit qu'il voulait donner sa fille en mariage au fils de M. Diafoirus. Je lui ai répondu que je trouvais le parti avantageux pour elle, mais que je croyais qu'il ferait mieux de la mettre dans un couvent.
BÉLINE. Il n'y a pas grand mal à cela, et je trouve qu'elle a raison.
ARGAN. Ah! mamour, vous la croyez! C'est une scélérate; elle m'a dit cent insolences.
BÉLINE. Eh bien! je vous crois, mon ami. Là, remettez-vous. Écoutez, Toinette, si vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Ça, donnez-moi son manteau fourré et des oreillers, que je l'accorde dans sa chaise. Vous voilà je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusque sur vos oreilles; il n'y a rien qui enrume tant que de prendre l'air par les oreilles.
ARGAN. Ah! mamie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi!
BÉLINE (accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan). Levez-vous, que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, et celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derrière votre dos, et cet autre-là pour soutenir votre tête.
TOINETTE (lui mettant rudement un oreiller sur la tête). Et celui-ci pour vous garder du soleil.
ARGAN (se levant en colère, et jetant les oreillers à Toinette qui s'enfuit). Ah! coquine, tu veux m'étouffer.

SCÈNE VIII.

ARGAN, BÉLINE.

BÉLINE. Hé la, hé la! Qu'est-ce que c'est donc?
ARGAN (se jetant dans sa chaise). Ah, ah, ah! je n'en puis plus.
BÉLINE. Pourquoi vous emporter ainsi? Elle a cru faire bien.
ARGAN. Vous ne connaissez pas, mamour, la malice de la pendarde. Ah! elle m'a mis tout hors de moi; et il faudra plus de huit médecines et de douze lavements pour réparer tout ceci.

BÉLINE. La, la, mon petit ami, apaisez-vous un peu.
ARGAN. Mamie, vous êtes toute ma consolation.
BÉLINE. Pauvre petit fils!
ARGAN. Pour tâcher de reconnaître l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon testament.
BÉLINE. Ah! mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie: je ne saurais souffrir cette pensée, et le seul mot de testament me fait tréssaillir de douleur.
ARGAN. Je vous avais dit de parler pour cela à votre notaire.
BÉLINE. Le voilà là-dedans que j'ai amené avec moi.
ARGAN. Faites-le donc entrer, mamour.
BÉLINE. Hélas! mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est guère en état de songer à tout cela.

SCÈNE IX.

LE NOTAIRE, BÉLINE, ARGAN.

ARGAN. Approchez, monsieur Bonnefoi, approchez. Prenez un siège, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit, monsieur, que vous étiez fort honnête homme, et tout à fait de ses amis, et je l'ai chargée de vous parler pour un testament que je veux faire.
BÉLINE. Hélas! je ne suis point capable de parler de ces choses-là.
LE NOTAIRE. Elle m'a, monsieur, expliqué vos intentions et le dessein où vous êtes pour elle; et j'ai à vous dire là-dessus que vous ne sauriez rien donner à votre femme par votre testament.
ARGAN. Mais pourquoi?
LE NOTAIRE. La coutume y résiste. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela se pourrait faire: mais à Paris, et dans les pays coutumiers, au moins dans la plupart, c'est ce qui ne se peut; et la disposition serait nulle. Tout l'avantage qu'homme et femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre-vifs; encore faut-il qu'il n'y ait enfants, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.
ARGAN. Voilà une coutume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme dont il est aimé tendrement, et qui prend de lui tant de soin! J'aurais envie de consulter mon avocat, pour voir comment je pourrais faire.

LE NOTAIRE. Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller; car ils sont d'ordinaire sévères là-dessus, et s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loi. Ce sont gens de difficultés, et qui sont ignorants des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter, qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expédients pour passer doucement par-dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis; qui savent aplanir les difficultés d'une affaire, et trouver des moyens d'é luder la coutume par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les jours? Il faut de la facilité dans les choses; autrement nous ne ferions rien, et je ne donnerais pas un sou de notre métier.

ARGAN. Ma femme m'avait bien dit, monsieur, que vous étiez fort habile et fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien et en frustrer mes enfants?

LE NOTAIRE. Comment vous pouvez faire? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez en bonne forme par votre testament tout ce que vous pouvez, et cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations non suspectes au profit de divers créanciers qui prêteront leur nom à votre femme, et entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pourrez avoir payables au porteur.

BÉLINE. Mon Dieu! il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde.

ARGAN. Mamie!
BÉLINE. Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse pour vous perdre...

ARGAN. Ma chère femme!
BÉLINE. La vie ne me sera plus de rien.

ARGAN. Mamour!
BÉLINE. Et je suivrai vos pas, pour vous faire connaître la tendresse que j'ai pour vous.

ARGAN. Mamie, vous me fendez le cœur! Consolez-vous, je vous en prie.

LE NOTAIRE (à Béline). Ces larmes sont hors de saison, et les choses n'en sont point encore là.

BÉLINE. Ah! monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement.

ARGAN. Tout le regret que j'aurai si je meurs, mamie, c'est de n'avoir pas un enfant de vous. M. Purgon m'avait dit qu'il m'en ferait faire un.

LE NOTAIRE. Cela pourra venir encore.

ARGAN. Il faut faire mon testament, mamour, de la façon que monsieur dit; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans le lambris de mon alcôve, et deux billets payables au porteur, qui me sont dus, l'un par M. Damon, et l'autre par M. Gérante.

BÉLINE. Non, non! je ne veux point de tout cela. Ah!... Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcôve?

ARGAN. Vingt mille francs, mamour.
BÉLINE. Ne me parlez point de biens, je vous prie. Ah!... De combien sont les deux billets?

ARGAN. Ils sont, mamie, l'un de quatre mille francs, et l'autre de six.
BÉLINE. Tous les biens, du monde, mon ami, ne me sont rien au prix de vous.

LE NOTAIRE (à Argan). Voulez-vous que nous procédions au testament?
ARGAN. Oui, monsieur. Mais nous serons mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduisez-moi, je vous prie?

BÉLINE. Allons, mon pauvre petit-fils.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, TOINETTE.

TOINETTE. Les voilà avec un notaire, et j'ai ouï parler de testament. Votre belle-mère ne s'endort point, et c'est sans doute quelque conspiration contre vos intérêts où elle pousse votre père.

ANGÉLIQUE. Qu'il dispose de son bien à sa fantaisie, pourvu qu'il ne dispose point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les desseins violents que l'on fait sur lui; ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis.

TOINETTE. Moi, vous abandonner! J'aimerais mieux mourir. Votre belle-mère a beau me faire sa confidente et me vouloir jeter dans ses intérêts, je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour elle, et j'ai toujours été de votre parti. Laissez-moi faire; j'emploierai toute chose pour vous servir. Mais, pour servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zèle que j'ai pour vous, et feindre d'entrer dans les sentiments de votre père et de votre belle-mère.

ANGÉLIQUE. Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE. Je n'ai personne à employer à cet office que le vieux usurier Polichinelle, mon amant; et il m'en dépensera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien céder pour vous. Pour aujourd'hui il est trop tard; mais demain, du grand matin, je l'enverrai querir, et il sera ravi de...

SCÈNE XI.

BÉLINE, dans la maison; ANGÉLIQUE, TOINETTE.

BÉLINE. Toinette!
TOINETTE (à Angélique). Voilà qu'on m'appelle. Bonsoir. Reposez-vous sur moi.

PREMIER INTERMÈDE.

Le théâtre représente une ville.

Polichinelle, dans la nuit, vient pour donner une sérénade à sa maîtresse. Il est interrompu d'abord par des violons contre lesquels il se met en colère, et ensuite par le guct, composé de musiciens et de danseurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLICHINELLE.

O amour, amour, amour, amour! Pauvre Polichinelle! quelle diable de fantaisie t'es-tu allé mettre dans la cervelle? A quoi t'amuses-tu, misérable insensé que tu es? Tu quittes le soin de ton négoce, et tu laisses aller tes affaires à l'abandon; tu ne manges plus, tu ne bois presque plus, tu perds le repos de la nuit, et tout cela, pour qui? pour une dragonne, franche dragonne, une diablesse qui te rembarre et se moque de tout ce que tu peux lui dire. Mais il n'y a point à raisonner là-dessus. Tu le veux, amour; il faut être fou comme beaucoup d'autres. Cela n'est pas le mieux du monde à un homme de mon âge; mais qu'y faire? On n'est pas sage quand on veut, et les vieilles cervelles se démontent comme les jeunes.

Je viens voir si je ne pourrai point adoucir ma tigresse par une sérénade. Il n'y a rien parfois qui soit si touchant qu'un amant qui vient chanter ses doléances aux gonds et aux verrous de la porte de sa maîtresse. (Après avoir pris son luth.) Voici de quoi accompagner ma voix.

O nuit, ô chère nuit, porte mes plaintes amoureuses jusque dans le lit de mon inflexible.

Nott' e di, v' amo e v' adoro
Cerco un si per mio ristoro;
Ma se voi dite di no:
Bella ingrata, io morirò.

Fra la speranza
S'affligge il cuore;
In lontananza
Consumo l'ore;
Sì dolce inganno
Che mi figura
Breve l'affanno,
Ah! troppo dura!

Così per troppo amar languisco e muoro.

Nott' e di, v' amo e v' adoro:
Cerco un si per mio ristoro;
Ma se voi dite di no,
Bella ingrata, io morirò.

Se non dormite,
Almen pensate
Alle ferite
Ch' al cuor mi fate:
Deh! almen fingete,
Per mio conforto,
Se m'uccidete,
D'aver il torto:
Vostra pietà mi scemerà il martiro.

Nott' e di, v' amo e v' adoro:
Cerco un si per mio ristoro;
Ma se voi dite di no,
Bella ingrata, io morirò.

SCÈNE II.

POLICHINELLE; UNE VIEILLE, à la fenêtre.

LA VIEILLE chante.
Zerbigetti, ch' ognor con finti sguardi
Mentiti desiri,
Fallaci sospiri,
Accenti bugiardi,
Di fede vi pregiate,
Ah! che non m'ingannate;
Che già so per prova
Ch' in voi non si trova
Costanza ne fede.

Oh! quanto è pazza colui che vi crede
Quei sguardi languidi
Non m'innamorano,
Quei sospir fervidi
Più non m'infiammano;
Vel giuro affè,
Zerbino misero,
Del vostro piangere
Il mio cuor libero
Vuol sempre ridere.
Credete a me,
Che già so per prova
Ch' in voi non si trova
Costanza ne fede.
Oh! quanto è pazza colui che vi crede!

SCÈNE III.

POLICHINELLE; VIOLONS derrière le théâtre.

LES VIOLONS commencent un air.

POLICHINELLE. Quelle impertinente harmonie vient interrompre ici ma voix?

LES VIOLONS continuent à jouer.

POLICHINELLE. Paix là! taisez-vous, violons. Laissez-moi me plaindre à mon aise des cruautés de mon inexorable.

LES VIOLONS, de même.

POLICHINELLE. Taisez-vous, vous dis-je: c'est moi qui veux chanter.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE. Paix donc!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE. Ouais!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE. Ah!